Fre.4 31807,B

DISCOURS

SUR LA NÉCESSITÉ

DU CULTE.

PAR J. F. SOBRY.

A PARIS,

De l'Imprimerie de J. F. SOBRY, rue du Bacq, n°. 149.

L'AN VI.

THE NEWBERRY LIBRARY

Ce Discours a été prononcé dans une Assemblée occupée à rétablir le culte dans sa pureté et dans sa majesté, en en bannissant tout mystère, toute superstition, et tout dogme contraire à la raison.

DISCOURS

SUR LA NÉCESSITÉ

DU CULTE.

PERSONNE ne peut douter aujourd'hui que ces grands mouvemens qui agitent, qui renversent et qui recomposent les sociétés humaines ; ces mouvemens que l'histoire signale dans la suite des siècles, sous les noms à jamais effrayans de révolutions, ne soient un des moyens dont la Providence se sert pour châtier les peuples, pour les instruire et pour les régénérer. L'aurore de l'ordre qui commence à éclairer notre horizon politique, nous rend de plus en plus cette vérité sensible. Après que tous les liens sociaux ont paru se confondre et s'anéantir, on les voit se reprendre et se rétablir sous des formes plus parfaites. C'est ainsi que le ciel paroît plus beau après une tempête :

c'est ainsi qu'on respire un air plus pur aprés un orage.

Cette marche de la destinée est surtout apparente dans la réorganisation de notre culte. Aprés qu'une coupable coalition a dissout le nœud religieux en faisant trop, et trop long-temps, servir ce mouvement sacré de la conscience, à prolonger l'oppression des foibles et la tyrannie des puissans : le besoin d'écouter cette voix sainte de la conscience, retourne nous assembler ici. Mais c'est avec cette différence, que ce qu'on nous ordonnoit autrefois, nous le voulons aujourd'hui : que ce qu'on nous enveloppoit de mystères, nous le débarrassons de tous ses voiles : que ce qu'on nous avoit entouré de ténèbres, nous l'environnons de lumière : que ce qu'on avoit ébranlé en le corrompant, nous travaillons à le consolider en l'épurant.

Mais c'est une des conditions essentielles de la régénération de notre culte, de n'y procéder que le flambeau de la raison à la main, de n'y avancer qu'autant qu'il est nécessaire à notre moralité, d'y avancer cependant autant

qu'il est nécessaire, et surtout de ne faire aucun pas dans cette intéressante carrière, sans nous en justifier la sûreté et les avantages.

Ainsi donc une des premières vérités que nous devons nous prouver à nous-mêmes, en nous rassemblant dans ce temple régénérateur, est la nécessité de nous y rassembler; et c'est le développement des preuves de cette nécessité qui va être l'objet de vos religieuses méditations.

L'homme, sans doute, a reçu de la nature une première idée de la religion; mais pourquoi cette idée naturelle ne suffit-elle point à son besoin contemplateur? Pourquoi son ame expansive n'est-elle point satisfaite, si elle ne partage avec ses semblables ce sentiment délicieux qui, la reportant vers elle-même, l'élève vers son auteur? N'en doutez point, pieuse assemblée, c'est parce que l'homme, même corrompu, éprouve le besoin d'être juste et bon envers autrui. C'est parce que l'homme, toujours trop dénué, desire voir les autres portés à etre justes et bons envers lui. C'est parce que le gage précieux de cette bonne volonté

réside, surtout dans l'émotion commune de la conscience, dans un recueillement réciproque, dans une affluence spontanée de plusieurs hommes à éprouver ce sentiment sacré. C'est enfin parce que tout homme en entrant dans l'asile commun, dans le temple saint, dit à ceux qu'il y rencontre : " Je viens, à votre „ exemple, me disposer à être bon, et j'en „ atteste l'auteur de toute bonté, en présence „ de qui je viens me mettre avec vous : j'en „ atteste cette même disposition dans laquelle „ je me complais à vous voir tous, et dans „ laquelle je viens me confondre avec vous, „ comme dans un atmosphère pur de justice, „ de concorde et de paix. Oui, je viens, „ vous dites-vous à vous-même, je viens au „ milieu de mes frères leur donner et en re- „ cevoir l'engagement de bien faire : je viens „ le donner et le recevoir, cet engagement „ consolateur, autour d'un monument consa- „ cré par tous pour recevoir ce vœu unanime ; „ autour d'un autel, froid assemblage, il est „ vrai, de pierre ou de bois, mais que le „ tendre amour, que l'ardeur du bien qui nous „ enflamme, lorsque nous l'entourons, rend „ animé et parlant à nos cœurs ; autour d'un

„ autel, témoignage avéré de l'alliance éter-
„ nelle des hommes avec les hommes, et des
„ hommes avec Dieu.„ Et c'est ainsi que les humains savent se disposer au bien, en s'élevant au principe de tout bien. C'est ainsi que le culte rendu à Dieu répand l'ordre et la paix parmi les peuples qu'il réunit. C'est ainsi que la religion est en effet à l'homme social le premier principe social.

Mais, disent ces hommes qui s'obstinent à ne voir dans un culte épuré, que les abus qu'ils ont abhorrés dans un culte exagéré et proscrit, comment est-il possible, disent-ils, que ce qui paroît soumettre l'homme le relève et le fortifie? Ah! reconnoissez, mortels inattentifs, la plus grande des merveilles de la moralité. Le principe de la force intérieure de l'homme est dans la connoissance qu'il acquiert de lui-même, par la prière, par la réflexion, par la fréquente interrogation de sa conscience. N'est-il pas bien éprouvé que celui qui a reçu de sa constitution une grande force physique, n'a rien obtenu encore, s'il n'exerce ses muscles, s'il ne développe ses membres, s'il n'ajoute au don que lui a fait la nature,

l'habileté nécessaire pour en tirer avantage ? Eh bien ! c'est ainsi que l'homme moral doit s'aider à jouir de sa force morale, en en provoquant par les actes solemnels du culte qu'il rend à Dieu, le développement et l'usage. C'est ainsi qu'alors il est grand, lorsqu'il s'abaisse, parce qu'il s'abaisse devant sa propre volonté. C'est ainsi qu'en se soumettant en apparence, il s'élève en effet, parce qu'il se soumet à la puissance la plus digne de le régir, c'est à savoir, à Dieu, à sa conscience, à lui-même.

Je crains Dieu, cher Abner, *et n'ai point d'autre crainte* : dit le poëte toujours plus admiré, qui fera à jamais les délices de l'esprit, du cœur et de l'oreille des Français. Je crains Dieu, nous dit-il, et n'ai point d'autre crainte. Et pourquoi, toutes les fois que ces paroles si simples et si vraies nous sont prononcées, notre ame semble-t-elle s'élever et s'aggrandir ? Pourquoi tous ceux qui les entendent, se plaisent-ils à les retenir et à les répéter ? C'est parce qu'elles expriment, d'une manière noble et vive, l'inaltérable témoignage d'une conscience pure. Je crains Dieu : c'est-à-dire, j'ai soin d'être juste et bon ; je me tiens intimé-

ment uni avec le principe de la justice et de la bonté; et quand je suis ainsi tranquille avec moi-même, je ne crains aucune menace, aucune tyrannie, aucune puissance : en un mot, je n'ai point d'autre crainte. Et ne croyez pas que dans cette phrase, dictée par la plus sublime sensibilité, il y ait rien de surabondant. L'appellation même de *cher Abner*, qui semble n'y point tenir, en complette l'heureux sens. C'est l'expression de la réciprocité du sentiment; c'est l'expression d'une ame expansive qui verse dans une autre ame, et qui y puise en même temps un sentiment dont elles sont toutes deux remplies. Cher Abner, cher être semblable à moi, cher copartageant de la plus consolante des vérités : toi qui sens ce que je sens, l'empire de la conscience : toi qui aimes ce que j'aime, la suprême bonté : toi qui t'identifies avec moi dans l'immuable justice, je crains Dieu, comme tu le crains : je crains, comme toi, de manquer à sa loi bien ordonnante, et je n'ai point d'autre crainte. C'est ainsi que l'homme ne peut descendre dans lui-même sans s'élever à Dieu, et qu'il ne peut s'élever à Dieu sans se rapprocher des hommes. C'est ainsi qu'un acte d'élévation de

l'homme vers son auteur, est toujours un acte d'amour envers ses semblables.

Malheureuses, ah ! doublement malheureuses, ces ames glacées par l'habitude du vice ; malheureux ces cœurs desséchés par un amour d'eux-mêmes mal entendu ; ces hommes qui, dénaturés, prétendent sans cesse nous ramener à la nature ; ces hommes dégradés qui nient tous les sentimens que leur corruption les met dans l'impuissance d'éprouver ; ces hommes outrés qui, s'étant fait un systême de ne voir la vérité que dans d'arides démonstrations, refusent d'admettre, pour la faire reconnoître, toutes les preuves de sentiment, les seules dont l'évidence parle au cœur ! Ah ! sans entrer dans toutes les fausses idées que ces hommes égarés se forment du culte, il nous suffit de dire que le culte est le vœu universel du bien ; et c'est assez en attester la vérité et la nécessité. Sans doute tout ce qui est si purement senti, est vrai : tout ce qui est si vivement senti, est vrai : tout ce qui est si unanimement senti, est vrai : tout ce qui est si anciennement senti, est vrai : tout ce qui est si bienfaisamment senti, est vrai. Des vérités d'un ordre aussi haut, ne

se prouvent point, elles se sentent; et quand elles sont aussi généralement senties, elles sont plus que prouvées.

Mouvemens heureux de la conscience, parlez donc ici avec nous : achevez de remuer ces cœurs refroidis par la haine, égarés par l'erreur, retenus par les préventions; amenez-les au milieu de nous partager les élans qu'un culte pur nous inspire vers le bien. Que cédant enfin à vos impressions salutaires, ils viennent avouer devant cet autel, que ces élans sacrés sont pour l'homme la plus douce des consolations dans sa foiblesse, comme ils sont le principe le plus efficace de sa force et de sa moralité.

Et vous aussi parlez, ouvrez votre sein devant nous, hommes trop emportés par des passions coupables, et qui, poursuivis par le spectacle de vos fautes, êtes venus chercher dans cet asile de la paix le repos intérieur qui vous fuyoit. Dites-nous combien vous avez éprouvé de consolation, lorsque rappelés aux idées du bien au milieu de cette encourageante assemblée, vous avez senti le poids de vos fautes allégé par votre sincère repentir; lorsque

lavés par vos regrets de ces taches qui vous dégradoient à vos propres yeux, vous vous êtes sentis régénérés au bien dans cet océan de bien, qui embrasse de tous côtés cet univers moral; lorsque pressés de tous côtés par la présence et par l'image du bien, vous vous y êtes vus si doucement reportés, si heureusement rétablis dans toute la bonne disposition de votre pureté primitive. Ah ! combien alors n'avez-vous pas senti de soulagement, combien n'avez-vous pas béni le moment, le lieu, le rassemblement qui vous a rendu la vie du bonheur, en vous rendant ainsi à l'amour et à la pratique du bien!

Et vous, ames douces et paisibles, qu'une position plus heureuse, que des humeurs plus tranquilles ont toujours éloignées des grandes fautes, dites-nous aussi quelles sont vos jouissances; lorsque rendues dans cette touchante assemblée, vous avez le bonheur d'y porter l'exemple du bien qui vous accompagne, et que vous chérissez; lorsque vous pouvez jeter un œil de contentement sur vos frères que vous aimez, sur vous-mêmes, qu'une conscience agitée ne trouble point, et sur le grand principe

auquel vous avez l'espoir de vous unir en paix. Convenez que vous regardez les momens que vous venez donner ici à de si délicieuses contemplations, comme des récompenses anticipées de vos vertus.

Voilà ce qui se passe dans cette assemblée, hommes tièdes ou adverses, qui veniez y porter un regard vraiment profane, de critique ou de dérision. Vous voyez tous les cœurs de ceux qui la composent ouverts devant vous. Eh bien! qu'y trouvez-vous qui ne vous touche, qui ne vous élève, qui ne vous améliore? Nous vous voyons déjà honteux d'en avoir si mal jugé: déjà votre hauteur s'abaisse; votre roideur se confond; les germes du bien qui restent encore en vous se développent; l'amour de vos semblables vient réchauffer votre ame trop long-temps affaissée par une indifférence coupable; des larmes involontaires, gages de votre retour au bien, viennent mouiller vos paupières; et c'est ainsi que s'explique la nature; c'est ainsi que se fait sentir la plus auguste des vérités, la nécessité d'une consolation commune, la nécessité d'un culte.

N'en doutez point, pieuse assemblée, il est

vrai que la nature a donné à l'homme le germe de tout ce qui est nécessaire à son existence ; mais il est également vrai qu'il faut que l'homme cultive ce germe ; il faut qu'il le travaille pour en retirer des fruits utiles. Le feu, la terre, les plantes, tout ce que l'homme emploie ou consomme, a besoin d'être élaboré ou approprié à sa consommation et à l'emploi auquel il le destine. Le bled même, cette nourriture si commune des peuples, ne peut nous substanter dans sa forme première et sauvage ; il faut qu'il ait reçu, par la cultivation, cette qualité exquise qui en fait le plus désirable de nos alimens. Il en est de même des sentimens de notre ame : nous avons le germe de tous ceux qui sont nécessaires à notre conservation et à notre moralité ; mais il faut que ces sentimens soient cultivés ; il faut que des habitudes soutenues, il faut qu'un usage constant les développe, les renforce, les applique, et qu'il en proportionne dans nous la perfection à celle de notre civilisation.

L'homme sauvage ne s'abaisse devant le grand être qu'au bruit du tonnerre ; mais l'homme social et civilisé, a besoin d'être rappelé plus

souvent à ses sentimens naturels d'élévation vers ce grand principe de tout bien. Il s'égare, il s'abandonne, il se nuit, s'il ne s'habitue à consulter le sens que Dieu a placé en lui pour lui faire distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste, l'utile du nuisible. Il faut qu'il travaille, qu'il remue, qu'il interroge ce sens interne, cette conscience. Il faut qu'il fasse plus, il faut qu'il garantisse à ceux avec qui il vit, il faut qu'il leur garantisse qu'il écoute en effet cette conscience. Il faut que, par son assentiment au culte, il les rassure sur ses dispositions internes. Il faut que, par son assentiment au culte, il leur prouve qu'il s'applique en effet à faire raisonner la voix si nécessaire à interroger de cette conscience bien dirigeante. De-là la nécessité du culte; de-là toute l'explication du culte, qui n'est point, comme vous le sentez à présent, un amas confus de mystères et de dogmes contraires à la raison, mais qui est le développement commun de la conscience, accompagné de cérémonies et de solemnités, appropriées à la grandeur de sa cause et à la gravité de son but.

Loin de toute société bien ordonnée ces fron-

deurs audacieux, qui ne blâmant pas moins que tous les sages ensemble, que tous les peuples ensemble, que tous les siècles ensemble, prétendent que de bonnes lois, sans culte, suffisent pour régir une nation. Ils ont bien peu réfléchi sur les principes de l'ordre social, ces raisonneurs partiels. Ah! quand la loi positive suffiroit, il ne s'ensuivroit pas encore que la loi de la conscience dût être négligée, puisqu'elle est naturelle à l'homme, puisqu'elle est la plus digne de lui, puisqu'elle est la plus honorable, étant l'ouvrage de sa volonté immédiate. Mais il s'en faut tellement que la loi positive suffise, qu'à peine peut-elle régler les actes les plus apparens, et les plus publics des hommes entr'eux. Encore, dans ces actes mêmes, laisse-t-elle aux astucieux mille moyens trop faciles de l'éluder avec impunité. Il est donc nécessaire que là où la loi positive finit, commence celle de la conscience, à laquelle l'homme pervers ne peut échapper. Et elle a, cette loi volontaire, tout comme la loi positive, ses châtimens et ses récompenses. Les justes châtimens qu'elle inflige, cette inévitable loi, sont le repentir, le remords, la honte, la frayeur, le désespoir : le repentir, peine salutaire pour

le

le corrigible : le remords, peine dure, fouet vengeur pour le criminel égaré ; la honte, peine dégradante pour le coupable habituel : la frayeur, peine déchirante pour le méchant invétéré : le désespoir, peine affreuse et toujours renaissante pour le scélérat déterminé. Les récompenses qu'assure cette loi salutaire, sont la paix, le contentement, la sécurité, l'élévation de l'ame, l'espoir d'un avenir heureux : la paix pour l'homme simple ; le contentement pour l'homme innocent : la sécurité pour l'homme de bien : l'élévation de l'ame pour l'homme vertueux : l'espoir d'un avenir heureux pour tout ce qui est bon. Et le culte n'est rien autre chose que la profession publique de cette loi, de cette loi naturelle, de cette loi universelle, de cette loi vivifiante et consolatrice de la conscience.

Ils ne s'égarent pas moins ceux qui, convenant de l'importance d'un culte, et de la nécessité de faire parler la voix de la conscience, font du culte une partie de la politique, qui le présentent comme une fraude heureusement imaginée pour contenir les hommes, et qui, en le basant sur ce calcul infidèle, l'attaquent

en effet imprudemment, en croyant le recommander et le consolider. Sans doute, toutes les pierres qui composent l'édifice social sont fortement unies, mais elles ne sont ni mêlées, ni confondues. Le culte se joint intimement avec la politique, sans doute; mais, il n'y a que sa police et ses formes qui en dépendent; et sa moralité n'en est pas moins vraie par elle-même, naturelle à l'homme, sans invention et sans fausseté; tout comme la justice n'en est pas moins inhérente au cœur de l'homme, quoiqu'elle soit partout assujétie à un appareil, à des lois et à des formes dans sa manière d'être administrée dans les gouvernemens. Et quand il n'y auroit ni politique, ni institutions, ni lois, l'homme n'en entendroit pas moins la voix de sa conscience, n'en éprouveroit pas moins le besoin de la consulter dans un culte quelconque; et lorsqu'il n'en trouveroit point d'établi, il ne s'en feroit pas moins un dans sa pensée et dans son cœur.

Mais, disent les antagonistes du culte, et c'est ici leur dernier prétexte, nous admettons qu'il y ait une loi de la conscience; mais tout homme n'a-t-il pas son cœur pour la consulter,

son intelligence pour la discerner, sa raison pour la développer ? et qu'est-il besoin de tout cet appareil d'autel, de temple, de parfums, de parures, de chants, pour l'y maintenir ? Misérable objection ! insigne mauvaise foi ! Pourquoi voulez-vous, raisonneurs inconsidérés, que l'impulsion de la nature suffise pour remplir un devoir aussi essentiel dans l'ordre social, tandis que dans ce même ordre social vous convenez qu'il faut donner le secours des institutions à l'union des sexes, au mariage, qui est cependant l'engagement de la nature qu'elle semble avoir le plus complettement coordonné ? Pourquoi, tandis que dans l'ordre social l'homme trouve tant d'occasions d'égaremens, ne voulez-vous pas que l'ordre social lui offre une occasion imposante de se rappeler à lui-même et à la moralité ? Pourquoi, en le livrant au mauvais exemple, effet nécessaire des diverses combinaisons de la société, voulez-vous le priver du bon exemple qu'il cherche à se donner à lui-même pour se rectifier ? Pourquoi, en mettant l'homme en commun pour les dangers, voulez-vous, raisonneurs obliques, l'isoler pour les ressources ? Pourquoi, tandis que vous approuvez qu'un peuple

se réunisse pour se défendre contre ses ennemis extérieurs, le blâmez-vous de se réunir pour combattre son ennemi intérieur le plus redoutable, qui est le mal moral ?

Que l'homme solitaire ait donc, si vous voulez, un culte solitaire ; mais il faut à l'homme social un culte social. Et tout ce que vous opposerez de captieux à un desir aussi intime et aussi général, ne fera que lui donner plus d'empire et plus d'ascendant, ne fera que prouver davantage la nécessité d'y déférer avec raison, avec simplicité, avec dignité : car, encore une fois, le culte est la morale mise en action, mise en fête, mise en honneur, mise en parure, mise en gloire.

Mais pourquoi nous laisser objecter des choses hypothétiques ? L'homme solitaire et sauvage n'existe point : il n'est qu'un être idéal dont les observateurs supposent seulement la possibilité pour remonter aux premières idées de la nature. Il est, au contraire, d'une éternelle vérité que l'homme est social par son essence ; que l'homme vit autant dans les autres que dans lui-même ; que l'exemple, que l'assentiment, que le concours dans le même

esprit, dans les mêmes pensées, dans les mêmes habitudes, le fortifie, le développe, le détermine, le justifie, le satisfait. C'est pourquoi le premier effet de son rassemblement en société dans tout l'univers, et dans tous les temps, a été de jouir en commun de cette vérité première, d'éprouver en commun ce sentiment universel, qu'il y a un Dieu qui est le principe du bien, et qu'il y a une loi de la conscience qui en émane, et qui nous commande par nous-mêmes le bien. Et comme il est vrai que ce que l'homme éprouve avec les autres, il l'éprouve, et plus vivement et avec plus de fruit; un penchant invincible l'entraîne partout à se rassembler pour jouir de cette sainte contemplation. Tant l'homme aime à se voir bon, à se reconnoître bon, à se rassurer sur sa bonté, en se fortifiant par la bonté des autres hommes.

Eh! que diriez-vous de novateurs inconsidérés, qui viendroient vous proposer d'abolir dans les familles les repas qui les rassemblent, cette union de joie dans l'abondance, cette union de consolation dans la détresse? Que penseriez-vous de gens qui, sans être touchés

du charme de ces rassemblemens, aussi anciens que les hommes, viendroient vous dire : Pourquoi vous réunir ainsi pour prendre vos repas, tandis que vous pouvez tous éprouver le besoin de vous restaurer à des heures et dans des lieux différens ? Prenez chacun en particulier des alimens, et satisfaites-vous chacun à l'écart, sans vous astreindre à la gênante obligation de vous rassembler dans des repas réguliers qui ne sont point dans la nature. Avec combien d'indignation recevriez-vous une pareille proposition ! Ah! diriez-vous aux malavisés qui auroient osé vous la faire : Laissez-nous continuer d'ajouter au plaisir de nous substanter le plaisir aussi doux de la bienveillance et de l'amour. Apprenez que c'est une double jouissance pour nous de réparer nos forces, et de voir tous ceux qui nous entourent jouir du même bien. Laissez-nous nos réunions à la même table, qui nous sont aussi nécessaires que les alimens que nous y servons; et sachez qu'il est dans la nature de l'homme de remplir en commun toutes les fonctions qui le fortifient, qui le socialisent et qui l'honorent. Voilà, sans aucun doute, ce que vous penseriez, ce que vous diriez, si l'on vous

proposoit un pareil isolément. Eh bien ! le culte est à nos cœurs ce que les alimens sont à nos corps ; et cette restauration morale doit être également prise en commun, pour que nous en éprouvions tous les bienfaits.

Venez donc dans nos assemblées, citoyens fatigués de vous voir trop long-temps tourmentés par l'incertitude des principes ; venez retrouver avec nous le repos de l'ame ; venez-y puiser dans un culte simple, comme doivent l'être nos cœurs, les dispositions les plus fermes vers le bien. Que ces parfums, que ces fruits, que ces fleurs, y deviennent les symboles de votre pureté, de votre reconnaissance, de votre joie ! Profitez avec charme de cette heureuse régénération, qui a éloigné de nos autels tous ces mystères qui révoltoient les esprits, pour n'y faire triompher que des principes que la raison approuve, et que les sages ont professés. Vous seriez coupables si ayant connu ces principes, et ayant joui, par l'heureux effet de la liberté rendue à notre patrie, du bonheur de les voir annoncer et professer publiquement : vous seriez coupables si vous ne vous réunissiez pas à nous, pour les faire

549

prévaloir et triompher, et pour empêcher l'affreuse superstition de retourner de longtemps s'emparer du genre humain.

Sectateurs d'un culte raisonnable et pur, vous avez pour ce jour rempli vos devoirs. Allez tous en paix; et après avoir bien pénétré vos cœurs des vérités qui viennent d'être le sujet de vos saintes méditations, livrez-vous en particulier, et dans la tranquillité d'une bonne conscience, à d'honnêtes délassemens, accompagnés des bénédictions de la plus édifiante des assemblées.